INTRODUCTION

En février 1940, pendant la drôle de guerre, Hilda Matheson de la BBC écrivit à Dorothy L. Sayers pour lui demander de préparer une émission de radio en langue française sur la pensée religieuse de ses contemporains en Angleterre. Sayers refusa, expliquant :

> Les rares personnes qui me connaissent en France, me connaissent en tant qu'auteur de romans policiers. Les Français ignorent tout de mes pièces de théâtre religieuses, et aucune de mes petites brochures[1] n'est disponible en version française. Il me semblerait donc tout à fait incongru de débarquer chez eux sans crier gare, et de me mettre à discourir sur la religion chrétienne[2].

Depuis lors, la situation n'a guère changé. Le petit nombre de Français qui lit les œuvres de Sayers ne connaît, pour la plupart, que certains de ses romans policiers et de ses nouvelles, et surtout la série d'énigmes résolues par le noble et élégant Lord Peter Wimsey. Des traductions françaises existent pour onze des douze

1. Certains discours religieux de Sayers parurent par la suite dans des petites brochures.
2. Lettre inédite du 26 février, archives du Marion E. Wade Center, Wheaton College, 452/6.

romans[3], et certaines nouvelles ont été publiées dans la collection *Lord Peter devant le cadavre*[4]. Pour le lecteur anglophone, il est facile de percevoir dans ces romans la marque des intérêts spirituels, voire théologiques, de Sayers. Le lecteur français, lui, n'a pas cette possibilité, car presque toutes les allusions religieuses ont été éliminées des versions françaises. Le roman intitulé *Pièces du dossier*[5], collaboration entre Sayers et le médecin Robert Eustace, en constitue un bon exemple. En plus de son intrigue policière particulièrement subtile, le roman retrace le chemin de la conversion du personnage principal, John Munting, et comporte plusieurs discussions sur la relation entre la science et la foi. Tous les paragraphes évoquant des questions religieuses ou les états d'âme de Munting ont disparu de la version française, ce qui prive l'œuvre d'une grande partie de son intérêt. De plus, quand Munting découvre, à la fin du roman, comment le meurtrier a réussi son coup, la surprise est totale pour le lecteur français car tous les indices qui ont préparé mentalement Munting à cette révélation se trouvent étroitement mêlés aux questions religieuses, dans les sections qui ont justement été omises!

La seule œuvre religieuse de Sayers à être parue en version française est son cycle de douze pièces radiophoniques sur la vie du Christ, *L'Homme né pour être roi*[6]. Malheureusement, cette édition est depuis longtemps épuisée et introuvable chez les bouquinistes. Pourtant, dans le monde anglophone, en Allemagne et même en Russie, les écrits religieux de Sayers sont bien connus. L'éminent théologien Karl Barth fut à ce point

3. On n'a pas traduit *Gaudy Night*, le plus long et, selon plusieurs critiques, le plus profond ses romans.
4. Traduction de Marie Gally, Librairie des Champs Elysées, Paris, 1934.
5. Traduction d'Yvonne Paraf, Livre de Poche, Paris, 1968.
6. Traduction d'Elisabeth Monastier, Éditions de l'Église Nationale Vaudoise, Lausanne, 1949.

frappé par certains de ses articles qu'il se chargea lui-même de leur traduction allemande[7].

Dorothy Leigh Sayers naquit à Oxford en 1893. Fille de pasteur, éduquée au domicile familial jusqu'à l'âge de 15 ans, Sayers avait des talents exceptionnels pour la musique et les langues vivantes. Après deux ans d'études au lycée Godolphin à Salisbury, elle fut reçue au baccalauréat en 1910 avec des notes remarquablement élevées en français et en allemand, et commença de brillantes études de langues à l'Université d'Oxford où elle se fit remarquer par l'excellente qualité de ses traductions et par son enthousiasme pour la littérature médiévale française. À la fin de ses études, Sayers connut, comme tous les jeunes de sa génération, des années difficiles à cause des épreuves de la Première Guerre mondiale, mais surtout à cause de son incapacité à trouver un métier qui lui plaisait. Elle essaya l'enseignement mais se sentit de plus en plus frustrée en raison de la médiocrité du niveau et du manque de motivation de ses élèves. Puis, elle tenta de travailler dans le monde de l'édition chez Blackwell à Oxford, sans vraiment éprouver d'intérêt pour ce travail trop méticuleux à son goût. Après une année en France, à Verneuil sur Avre, où elle organisait des échanges scolaires, Sayers s'installa à Londres et finit par trouver un poste dans l'agence publicitaire S.H. Benson où elle resta pendant neuf ans.

Dès son enfance, Sayers ne cessa d'écrire, et, à l'Université d'Oxford, elle fut membre d'un cercle littéraire de femmes qui s'encourageaient mutuellement dans leurs efforts créatifs. Ses premiers ouvrages publiés, deux recueils de poèmes majoritairement consacrés à des thèmes religieux, parurent en 1916 (*Op. 1*) et 1918 [*Catholic Tales and Christian Songs*]. Toutefois,

7. Dorothy L. Sayers, *Dir grösste Drama aller Zeiten : Drei Essays und ein Briefwechsel zwischen Karl Barth und der Verfasserin*, Theologischer Verlag, Zürich, 1959.

consciente que la poésie était une activité peu lucrative et contrainte de subvenir elle-même à ses besoins, son père ne pouvant l'aider en raison de son modeste salaire de pasteur, elle décida de se tourner vers un genre populaire. Son premier roman policier, *Lord Peter et l'inconnu*[8], fut écrit en 1921 et parut deux ans plus tard après avoir été refusé par plusieurs maisons d'édition. D'autres romans du même genre suivirent rapidement et connurent un certain succès. Les lecteurs appréciaient le style littéraire de Sayers et les cadres inhabituels de ses romans – une agence publicitaire, un club masculin très élitiste, une petite paroisse rurale dans l'est de l'Angleterre ou la Chambre des Pairs. Deux romans en particulier, *Les Neuf tailleurs*[9] et *Gaudy Night* furent acclamés par la critique. Sayers se lia d'amitié avec d'autres auteurs du genre et devint l'un des membres fondateurs du célèbre Club de Détection londonien. Dans ce cadre, elle eut l'occasion de participer à plusieurs émissions de la BBC et prit l'habitude de s'exprimer à la radio.

Malgré sa foi personnelle et les poèmes religieux de sa jeunesse, Dorothy Sayers n'avait pas l'intention de devenir évangéliste ni d'écrire des textes apologétiques. Pendant ses années à Oxford, elle avait fait la connaissance de nombreuses personnes qui ne croyaient pas en Dieu mais elle avait toujours supposé, peut-être naïvement, que tous les chrétiens comprenaient leur foi, et que ceux qui avaient rejeté celle de leurs aïeux savaient bien pourquoi ils ne croyaient pas. Son attitude changea lors de la mise en scène de sa première pièce de théâtre religieuse, *The Zeal of Thy House* [Le Zèle de ta maison], au festival des arts de Canterbury en 1937. L'invitation à écrire cette pièce, et donc à se lancer dans un nouveau domaine littéraire, fut une surprise pour Sayers. Elle connaissait Charles Williams, l'auteur

8. *Whose Body?*, Ernest Benn, 1923.
9. *The Nine Tailors*, Gollancz, 1935.

CHAPITRE I

LE PLUS FORMIDABLE DRAME JAMAIS MIS EN SCÈNE[1]

Ces dernières années, le christianisme officiel n'a pas eu « bonne presse » pour reprendre une expression commune. On ne cesse de nous affirmer que si les églises sont vides, c'est parce que les prédicateurs mettent trop l'accent sur la doctrine, une doctrine « ennuyeuse » comme disent les gens. La réalité est exactement le contraire. Si le christianisme devient ennuyeux, c'est parce qu'on en néglige la doctrine. La foi chrétienne constitue le drame le plus passionnant qui ait jamais défié l'imagination humaine, or c'est sur sa doctrine que repose son intrigue.

1. « Le plus formidable drame jamais mis en scène » parut dans *The Sunday Times* le 3 avril 1938, dimanche des Rameaux. À l'origine, Sayers avait écrit cet article à la demande d'un journal plus populaire, *The Daily Mail*. Cependant, lorsque l'équipe de rédaction vit l'article, elle fut choquée par son style très direct et refusa de le publier. Sayers le proposa immédiatement au *Sunday Times.* L'article connut un si grand succès que le journal en demanda un deuxième dans le même genre pour le jour de Pâques. Les deux articles parurent sous la forme d'un petit livret de 23 pages le mois suivant. Le théologien allemand Karl Barth, qui en reçut un exemplaire par l'intermédiaire d'un ancien étudiant, fut très impressionné et se chargea de la traduction allemande.

Ce drame est très clairement résumé dans les confessions de foi de l'Église[2] et si nous pensons qu'il est ennuyeux, c'est soit parce que nous n'avons jamais vraiment lu ces documents extraordinaires soit parce que nous les avons récités si souvent et si machinalement que leur sens nous échappe totalement. L'intrigue repose sur un seul et unique personnage, et toute l'action apporte la réponse à un seul et unique problème fondamental : que pensez-vous du Christ ? Avant d'adopter l'une quelconque des solutions non officielles dont certaines sont effectivement plus qu'ennuyeuses, il ne sera pas inutile de découvrir ce que les textes disent vraiment à son sujet. Que pense l'Église du Christ ?

La réponse de l'Église est sans équivoque ni compromis, et elle est la suivante : à savoir que Jésus-Bar Joseph, le charpentier de Nazareth, était réellement et concrètement, au sens le plus littéral et le plus exact des termes, le Dieu « par qui tout a été fait[3] ». Son corps et son cerveau étaient ceux d'un homme ordinaire ; sa personnalité était celle de Dieu, autant que cette personnalité pût s'exprimer en termes humains. Il n'était pas une sorte de *daimon* ni de magicien prétendant être humain ; il était à tous égards un authentique être humain. Il n'était pas juste un homme qui était tellement bon qu'il était « comme Dieu », il était Dieu.

Comprenons-nous bien, il ne s'agit pas là d'une pieuse banalité ; cela n'a même rien de banal du tout. Voici ce que cela signifie entre autres : quelle que soit la raison pour laquelle Dieu a choisi de créer l'homme tel qu'il est, limité, souffrant et soumis au chagrin et à la mort, il a eu l'honnêteté et le courage de se soumettre aux règles qu'il avait lui-même fixées. Quel que soit le jeu qu'il joue avec sa création, il s'y est tenu et n'a pas

2. Il s'agit du symbole des Apôtres, du symbole de Nicée et du symbole d'Athanase.
3. Citation du symbole de Nicée.

essayé de tricher. Il ne peut exiger d'aucun homme ce qu'il n'a pas exigé de lui-même. Il a vécu lui-même l'ensemble de l'expérience humaine, des petites tracasseries de la vie de famille et des limites contraignantes imposées par un travail pénible et le manque d'argent aux pires horreurs de la douleur et de l'humiliation, de la défaite, du désespoir et de la mort. Lorsqu'il était homme, il s'est comporté comme un homme. Il est né dans la pauvreté et il est mort dans la honte et a jugé que l'expérience en valait la peine.

Bien entendu, le christianisme n'est pas la seule religion à avoir conclu que la meilleure façon d'expliquer la destinée humaine se trouvait dans l'incarnation et la souffrance d'un dieu. Le dieu égyptien Osiris est mort puis est ressuscité ; Eschyle dans sa pièce *Les Euménides* a réconcilié l'homme avec Dieu grâce à la théorie d'un Zeus éprouvant la souffrance. Cependant, dans la plupart des théologies, ce dieu est supposé avoir souffert et être mort au cours de quelque période lointaine et mythique de la préhistoire. L'histoire chrétienne quant à elle, démarre promptement dans le récit de Saint Matthieu par l'indication d'un lieu et d'une date : « Jésus était né à Bethléhem en Judée, sous le règne du roi Hérode[4]. » Saint Luc, plus concret et plus prosaïque encore, situe l'évènement par une référence à un document fiscal. Dieu, dit-il, s'est fait homme l'année où César Auguste organisait un recensement en lien avec un projet de collecte d'impôts. Suivant son exemple, nous pourrions dater un évènement en disant qu'il s'est produit l'année où la Grande-Bretagne a abandonné l'étalon or. Environ trente-trois ans plus tard, nous dit-on, Dieu a été exécuté parce qu'il était politiquement gênant, « sous Ponce Pilate » – un peu comme

4. Matthieu 2.1.

nous dirions, « lorsque M. Joynson-Hicks[5] était Ministre de l'intérieur ». C'est aussi précis et concret que cela.

Peut-être préfèrerions-nous ne pas prendre cette histoire trop au sérieux. Après tout, elle comporte quelques éléments embarrassants. Voilà que nous avions un homme de nature divine qui évoluait et discourait parmi nous, et qu'est-ce que nous en avons fait ? Une foule nombreuse, il est vrai, « écoutait Jésus avec un vif plaisir[6] », seulement nos élites politiques et religieuses considéraient qu'il parlait trop et qu'il énonçait trop de vérités qui dérangent. Donc nous avons soudoyé un de ses amis pour qu'il le livre discrètement à la police, nous l'avons jugé sous un chef d'inculpation plutôt fumeux de trouble à l'ordre public avant de le faire fouetter en public et de l'envoyer au gibet, remerciant Dieu d'être débarrassés d'un voyou. Nous n'avons vraiment pas de quoi être fiers de tout cela, même s'il n'était, comme beaucoup le pensaient à l'époque et beaucoup le pensent encore actuellement, qu'un inoffensif prédicateur un peu fou. Mais si l'Église a raison à son sujet, nous avons encore moins de raisons d'être fiers, car l'homme que nous avons exécuté était Dieu Tout-Puissant.

Voici donc quelles sont les grandes lignes de l'histoire officielle, l'histoire d'une époque où Dieu était le paria et se faisait battre, où il se soumettait aux conditions qu'il avait lui-même établies et était devenu un homme à l'image des hommes qu'il avait créés, et où les hommes qu'il avait créés le brisaient et le tuaient. Voilà la doctrine que nous trouvons si ennuyeuse, ce drame terrifiant dont Dieu est à la fois la victime et le héros.

5. William Joynson-Hicks, 1er Vicomte Brentford, député conservateur et Ministre de l'intérieur de novembre 1924 à juin 1929. Connu pour son autoritarisme et son puritanisme.
6. Marc 12.37.

Si cette histoire est ennuyeuse, alors, au nom du Ciel, qu'est-ce qui peut bien mériter le qualificatif de passionnant ? Les gens qui ont exécuté le Christ, il faut bien leur rendre justice, ne l'ont jamais accusé d'être un raseur, bien au contraire ; ils le trouvaient trop remuant pour être fiable. On a laissé le soin aux générations suivantes d'édulcorer cette personnalité fracassante et de l'entourer d'une atmosphère d'ennui. Nous avons très efficacement limé les griffes du lion de Juda, nous l'avons certifié « doux et inoffensif[7] » et nous l'avons recommandé disant qu'il ferait un animal de compagnie approprié pour de ternes curés et de pieuses chaisières. Aux yeux de ceux qui le connaissaient cependant, il n'évoquait nullement un personnage falot ; eux le rejetaient disant que c'était un dangereux agitateur. C'est vrai, il était doux avec les déshérités, patient avec les honnêtes solliciteurs et humble devant le Très Haut. À côté de cela, il insultait de respectables hommes d'Église en les traitant d'hypocrites. Quand il parlait du roi Hérode, il disait « ce renard[8] ». Il assistait à des fêtes en compagnie peu recommandable et on le considérait comme un homme qui « ne pense qu'à faire bonne chère et à boire du vin, [un] l'ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs notoires[9] ». Il a agressé des marchands indignés et les a jetés, eux et leurs affaires, hors du Temple. Il soignait les maladies avec tout ce qui pouvait lui tomber sous la main, avec une désinvolture choquante lorsqu'il s'agissait de biens et de cochons appartenant à autrui ; il ne témoignait pas de la déférence de mise pour la richesse et la position sociale ; lorsqu'on lui tendait un piège dialectique évident, il faisait montre d'un humour paradoxal qui offensait les esprits sérieux et il répliquait en posant des questions déstabilisantes auxquelles on

7. En anglais *meek and mild*. Tiré du cantique de Charles Wesley *Gentle Jesus, meek and mild*.
8. Luc 13.32.
9. Matthieu 11.19.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

Chapitre I
Le plus formidable drame jamais mis en scène 19

Chapitre II
Credo ou chaos ? 27

Chapitre III
Que croyons-nous ? 51

Chapitre IV
Motion de gratitude à Cyrus 57

Chapitre V
Le Christ des confessions de foi 67

Chapitre VI
Le sacrement de la matière 79

Chapitre VII
C'est le dogme qui assure le spectacle 87

Chapitre VIII
Est-ce là celui qui devait venir ? 95

Chapitre IX
La moralité chrétienne 105

Chapitre X
Les six autres péchés capitaux 113

Chapitre XI
Nourritures roboratives 143

Chapitre XII
Pourquoi travailler ? 151

Chapitre XIII
L'homme né pour être roi 173

Chapitre XIV
L'image de Dieu 179

Chapitre XV
Discours final de l'archange Michel
tiré de *Le zèle de ta maison* 191

Chapitre XVI
Cantique pour un culte du soir 193